



ZAZI FILMS & ZINC PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
SÉANCE SPÉCIALE

DANIEL AUTEUIL GREGORY GADEBOIS SIDSE BABETT KNUDSEN ALICE BELAÏDI

LE FIL

UN FILM DE DANIEL AUTEUIL

SULIANE BRAHIM DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

GAËTAN ROUSSEL

1h55 – France – 2024 – Scope – 5.1

SORTIE LE 11 SEPTEMBRE 2024

DISTRIBUTION SUISSE

Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
info@praesens.com

Matériel disponible sur <https://zinc.fr/>

RELATIONS PRESSE

Diana Bolzonello Garnier
diana@promopresse.ch



SYNOPSIS

Depuis qu'il a fait innocenter un meurtrier récidiviste, Maître Jean Monier (Daniel Auteuil) ne prend plus de dossiers criminels. La rencontre avec Nicolas Milik (Grégory Gadebois), père de famille accusé du meurtre de sa femme, le touche et fait vaciller ses certitudes. Convaincu de l'innocence de son client, il est prêt à tout pour lui faire gagner son procès aux assises, retrouvant ainsi le sens de sa vocation.



ENTRETIEN AVEC DANIEL AUTEUIL

Comment est née l'envie de retourner derrière la caméra, six ans après AMOUREUX DE MA FEMME ?

Même si c'est pour moi un immense plaisir, je pensais sincèrement que je ne ferais plus jamais de film comme metteur en scène. À moins d'être envahi par un besoin irréprensible de raconter quelque chose. Et c'est ce qui s'est produit le jour où ma fille Nelly, qui produit ce film avec Hugo Gélin, m'a fait découvrir le blog que tenait un avocat aujourd'hui disparu, Jean-Yves Moyart, sous le pseudo de Maître Mô.

Pour quelle raison précisément ?

Car j'ai tout de suite été frappé par la puissance des histoires de vie et de justice qu'il y racontait, mais aussi par sa manière d'exprimer la solitude de l'avocat, la dernière personne qui se tient aux côtés de l'accusé avec qui il va devoir faire face à tous les autres. Ce qui constitue toute la beauté de ce métier : rendre compte de l'indicible, au-delà du décorum. Au fil de ma lecture, j'ai été fasciné par cette réflexion autour de la notion de vérité qui diffère selon les uns et les

autres. La vérité qui devient une intime conviction, quelque chose d'impalpable. La découverte de ce blog m'a conduit au cœur de l'humanité, dans toute sa force et sa fragilité mêlées. J'ai donc eu envie de faire un film pour raconter cette quête de vérité.

Ce blog compile énormément d'histoires. Pourquoi avoir choisi celle de Nicolas Milik ?

Parce qu'elle m'a sidéré. Et si je me suis lancé dans ce film, c'est d'abord par envie de m'emparer de la personnalité de cet accusé. À travers Milik, je m'associe aux gens qui n'ont pas la parole et se retrouvent par ricochet tout de suite fragilisés. Et, à travers lui (associé à un avocat, soit quelqu'un dont la parole constitue le cœur de son métier), LE FIL est un film qui tourne au plus près de l'humain.

L'affaire se déroulait en Camargue ?

Non. Cette histoire se passait dans le Nord mais, pour être le plus crédible possible, il m'est apparu d'emblée évident de la transposer dans un univers que je connais : ce Sud, cette Camargue. Je connais ses hivers et ses paysages à cette période. Mon désir de faire LE FIL naît donc aussi de celle de mettre en images cette région – que j'ai filmée de façon bien plus exotique avec les Pagnol - telle que je la vis aujourd'hui ou que je la vivais enfant quand je prenais mon Solex pour aller à l'école avec le mistral de face ou dans le dos.

Quel était le premier but que vous vous étiez fixé en vous lançant dans cette aventure ?

Parler de la province, en collant au blog qui ne racontait pas l'histoire d'un grand avocat parisien et ni des grandes affaires médiatisées.

L'affaire Milik a tout du crime ordinaire, tel qu'il s'en produit malheureusement tous les jours. Et dans le film, je raconte comment les éléments d'un procès sont au fond d'une extrême banalité et que les jurés condamnent ou acquittent en s'appuyant souvent sur peu de réelles certitudes. À partir de là, j'ai eu envie de développer un film de genre épousant l'enquête psychologique menée par un avocat. J'ai par exemple beaucoup pensé à des ambiances de westerns dans les face à face à l'intérieur du tribunal.

C'est aussi pour Jean Monier, cet avocat que vous incarnez, le retour à un type d'affaires qu'il ne traitait plus après avoir fait acquitter un homme qui, dans la foulée, a commis des crimes...

Oui, c'est un homme qui a été traumatisé. Et qui, dans la foulée, s'est consacré à des affaires courantes, ordinaires, banales. C'est quelqu'un d'assez fragile mais qui a gardé cette part d'espoir en son métier et l'affaire Milik va être, au départ, pour lui une manière de l'exprimer. Mais il ne l'accepte pas dans le but de se refaire. D'ailleurs, au départ, il n'en a aucune envie, il va juste le rencontrer pour rendre service à son ex-femme qui était désignée pour être son avocate commise d'office et lui a demandé de la remplacer pour ce premier rendez-vous avant de reprendre le dossier.

Sauf qu'il va décider donc de défendre lui-même Milik... Pourquoi cette bascule s'opère selon vous ?

Parce que quelque chose va le toucher chez cet homme doté d'une grande part enfantine, accusé d'avoir tué sa femme. Parce qu'il sent que ce type va se faire laminer. Parce qu'il a gardé cette foi dans son métier. Il n'y a aucune gloire à tirer de cette affaire qui ne fera pas la

une des journaux mais simplement une réconciliation, une guérison avec lui-même par rapport à ce métier. Et ce qui me touche chez Monier, c'est que bien que ce soit un homme d'expérience, il n'a au fond aucune certitude et j'y vois là un parallèle avec mon métier d'acteur. Quoi qu'on puisse lui dire, il est prêt à tout pour sauver cet homme... qui n'a pas forcément envie d'être sauvé. Une situation qui fait écho à cette phrase de Lacan qui disait qu'aimer, c'est donner à quelqu'un qui n'en veut pas ce qu'on n'a pas ! (rires)

Pourquoi avez-vous fait appel à Steven Mitz pour écrire avec vous ? Et que vous a-t-il apporté ?

Je dois cette rencontre à mes producteurs et son apport a été considérable pour atteindre ce que j'ambitionnais. À savoir déstructurer cette histoire - qui avait, sur le papier, très classiquement, un début, un milieu et une fin - pour me perdre et par ricochet perdre le spectateur sans pour autant ne jamais perdre le fil de l'intrigue. Casser la linéarité, en adéquation avec ma manière de filmer cette Camargue qu'on ne reconnaît pas spontanément et permettre de passer ainsi régulièrement de la certitude que Milik soit coupable à celle qu'il soit innocent.

Dès le départ, vous saviez que vous camperiez vous-même cet avocat ?

Oui, sans hésitation ! Même si ce n'est pas lui que j'avais envie de filmer, mais les autres. Dès les répétitions, j'ai indiqué à mes comédiens que je voulais dans chaque scène un climat de tension très forte dans ce prétoire. Sans jamais pour autant que ce soit spectaculaire.

Il devait y avoir beaucoup d'humanité, de fragilité, de doute dans ce tribunal.

Comment vous êtes-vous préparé à ce film ?

J'ai eu l'opportunité d'assister à un procès qui se tenait à huis clos pour une histoire identique et j'ai été sidéré de voir l'absence totale des faits dans les échanges entre l'accusation et la défense. J'ai donc eu envie de raconter ce procès comme je l'avais ressenti avec un sentiment d'effroi. De montrer qu'au fond, souvent, les témoins n'ont rien vu de précis, il n'y pas de preuve flagrante, ni de mobile.

Pourquoi avoir choisi Grégory Gadebois pour jouer Milik ?

Il m'est venu immédiatement en tête quand j'ai compris ce côté adulte - grand enfant de Milik. J'avais besoin d'un visage et d'un corps qui expriment le fait que cet homme ne comprend rien à ce qu'il traverse. Un colosse fragile que personne n'a réellement jamais estimé ni prêté attention, à part un peu son ami Roger et qui, pendant trois ans, va côtoyer un type qui va enfin s'intéresser à lui : Monier. Un type à qui il va raconter une histoire et que cet avocat va croire sans hésitation, alors qu'il ne s'agit au fond que de sa vérité à lui, pas de LA vérité, celle que le procès est censé faire naître.

Comment est née l'idée de faire faire, dans ce rôle de Roger, ses premiers pas de comédien à Gaëtan Roussel qui vous a accompagné, lui, dans vos récentes aventures de chanteur ?

D'abord parce qu'il m'avait avoué qu'il avait rêvé d'être acteur. Et ensuite parce qu'il m'a paru une évidence pour ce rôle avec son physique,



âpre et doux : cet ancien militaire alcoolique qui s'emmerde et veut aider son ami.

Pourquoi avoir fait appel à Sidse Babett Knudsen pour incarner l'ex-femme de Monier, elle aussi avocate ?

Sidse a ce talent rare de parvenir à raconter énormément de choses en peu de scènes. C'est d'ailleurs ce que je lui ai demandé dès notre première rencontre quand je lui ai expliqué qu'on allait devoir trouver dès notre première scène commune comment tout dire du couple qu'ont formé et forment toujours, mais d'une autre manière, Monier et elle. Et Sidse a apporté ce que les grands acteurs apportent : une part d'humanité gigantesque et une manière de toujours surprendre. Le rôle peut paraître sur le papier petit, mais ce qu'elle en fait est très grand.

Et comment avez-vous composé le reste du casting, dont tous les membres ou presque partagent leur temps entre cinéma et théâtre ?

Je vois le personnage de la procureure comme celui de l'étudiante en droit du film LE BRIO quelques années plus tard. Et j'ai fait appel à Alice Belaidi car j'ai pu voir de près son formidable potentiel pour avoir tourné avec elle dans LE NOUVEAU JOUET, mais aussi, de manière plus personnelle, parce que, comme moi, elle a débuté au Théâtre du Chêne Noir. Et comme je connais les acteurs, je sais le désir qu'on a de pouvoir montrer et raconter autre chose de soi. J'avais aussi déjà joué avec Isabelle Candelier et Jean-Noël Brouté : Jean-Noël avait interprété mon frère dans UNE FEMME FRANÇAISE de Régis Wargnier et, dans LES FOURBERIES DE SCAPIN, Isabelle incarnait Zerbinette, un rôle impossible où elle devait avoir un fou rire pendant un quart d'heure et où elle était prodigieuse. J'ai toujours

pensé que les acteurs qui ont de la fantaisie et sont habitués à jouer des rôles comiques ont souvent la possibilité d'apporter une part d'humanité supplémentaire. Quelque chose qui ne soit jamais figé et qui correspond à ce qui se passe dans ces prétoires : des moments bizarres, parfois humoristiques malgré eux... Suliane Brahim ou ma fille Aurore possèdent également ce talent-là. Mais j'ai aussi été bouleversé par Florence Janas qui joue la femme de Roger Marton (Gaëtan Roussel) et que j'ai découvert en casting (grâce à la talentueuse Agathe Hassenforder), un exercice avec lequel je suis pourtant mal à l'aise, car j'en ai très peu passé moi-même comme comédien.

Comment travaillez-vous avec vos comédiens ?

J'ai répété uniquement pour le procès afin de mettre en place la tension que je voulais donner où chaque mot allait avoir son importance, où chaque intention allait devoir être profondément ressentie, afin qu'on ne soit jamais dans la conversation. Je dirige mes comédiens de manière très musicale pour parvenir à cela. Et tout part de moi puisque je joue avec eux, au milieu d'eux. Être au centre me permet de mieux cerner ce qui se passe.

C'est parce que vous l'avez vu à l'œuvre sur UN SILENCE de Joachim Lafosse que vous avez fait appel au belge Jean-François Hensgens à la photographie ?

J'avais surtout eu envie que ce soit un mec du nord qui filme le sud ! On a passé beaucoup de temps ensemble et il a su retranscrire avec amitié, exactitude et rigueur ce que je désirais pour ce film.

Comment avez-vous construit plus spécifiquement ensemble la mise en images du procès ?

Jean-François est venu assister avec moi au procès dont je parlais

plus tôt. L'idée était de trouver la manière de nous situer au cœur des personnages, de ressentir le moindre frémissement, sans pour autant être dans le documentaire. On devait être au plus proche de quelque chose qui nous brûle, qui nous dérange, qui nous gêne. Trouver à travers la fiction une façon d'être à l'affût des moindres regards, des silences qui en disent long. L'idée centrale était donc de saisir les ressentis. C'est pour cela aussi que j'ai demandé à mes acteurs de s'adresser en permanence aux jurés, pas au public qui assiste au procès, ni aux représentants de la Justice.

La tension que vous évoquiez se construit aussi forcément au montage. Le film tel qu'il existe est fidèle au scénario ?

Oui, très fidèle. Au fond, cette étape a été simple, grâce à l'apport essentiel de la formidable Valérie Deseine. On était comme deux moitiés du même cerveau. (rires) On ressentait les mêmes choses tout le temps. C'était étonnant de voir à quel point elle était dans ma tête. Il était essentiel en tout cas de laisser certaines scènes traîner en temps pour que s'y expriment pleinement un malaise ou une humanité. Je tenais aussi à ce qu'on ressente la Camargue, même si on n'en voit pas grand-chose. Je pense à ces taureaux, cette culture qui n'est pas forcément la mienne mais profondément celle de cette région.

À quel moment incorporez-vous la musique dans le récit ?

Au montage, où on essaye différentes musiques. Et chemin faisant, on est tombé sur Gaspar Claus, dont j'ai eu l'impression qu'il avait écrit ses morceaux pour le film. On lui a donc demandé de venir nous rejoindre, en plus des autres grands morceaux de musique classique qu'on peut entendre, Bach en tête. La musique de film, c'est un drôle de truc. Elle ne doit être ni au-dessus, ni en-dessous de l'émotion. On doit la ressentir.

Y a-t-il parmi les plaisirs que vous avez eus à réaliser ce film, ceux d'être accompagné en production par une de ses filles et d'en diriger une autre ?

Pour tout avouer, j'ai eu peur de ne pas être à la hauteur du désir de Nelly, dont il s'agit du premier film comme productrice. Je suis quelqu'un qui doute beaucoup et en même temps fonce. Ce double élan en apparence contradictoire est vital pour moi. Et pour cela, je travaille énormément. Quant à Aurore, elle me bouleverse quand je la vois sur scène. Elle possède quelque chose de tellement douloureux en elle que j'avais envie ici qu'elle puisse exprimer la même chose, mais dans la joie.

Qu'est-ce qui, à vos yeux, fait la singularité de ce film par rapport à tous ceux que vous avez réalisés ?

Le fait de l'avoir écrit. Même si je revendique tous les autres. C'est un drôle de truc, la vie. Ce qu'on croit fini finit... toujours par revenir. La chanson, la réalisation. Sans doute parce que je n'ai renoncé fondamentalement à rien et que je suis juste toujours prêt à vivre mes rêves. Je pense d'ailleurs que le fait d'écrire des chansons m'a débloqué pour me mettre à écrire un film. Et il n'y a pas d'âge pour se débloquer ! (rires)

Ça vous a donné envie d'enchaîner ?

Oui, je suis prêt ! Je cherche activement un sujet, une idée... La machine est repartie.





ENTRETIEN AVEC

GRÉGORY GADEBOIS

Comment arrivez-vous sur LE FIL ?

Daniel Auteuil m'a appelé pour me dire qu'il voulait me proposer un film et jouer avec lui et Gaëtan (Roussel) avec qui je suis très ami. Avant même de lire son scénario, j'étais heureux à l'idée de travailler avec Daniel. Heureux et un peu fier qu'il ait eu envie de me le proposer. Je lui ai donc dit oui avant de lire son scénario !

Et qu'est ce qui vous a séduit à la lecture de celui-ci ?

Je me suis fait embarquer par sa manière de gérer les rebondissements et plus encore par le fait qu'aucun de ces rebondissements ne soit gratuit mais raconte quelque chose de personnages qui les vivent et plus largement de la justice.

Votre personnage à vous, Nicolas Milik, est un père de famille accusé du meurtre de sa femme que va donc défendre l'avocat que campe Daniel Auteuil. Quel regard portez- vous sur lui ?

Je le perçois de prime abord comme quelqu'un de gentil. Comme l'innocent parfait. Mais au fond, à l'issue de la première lecture, tout cela restait assez flou. D'ailleurs je ne décide pas de la manière de le jouer à ce moment-là. J'ai des idées bien sûr mais je les oublie au fil des semaines qui me rapprochent du tournage. C'est sur le plateau que tout se cristallise chez moi, en suivant les directions toujours précises que me donne Daniel. J'y suis donc arrivé sans idée totalement préconçue de ce personnage. Avant cela, on avait peu échangé. Mais je n'en avais pas vraiment besoin : tout était dans son scénario, remarquablement écrit.

Quel plaisir avez- vous pris à jouer avec lui ?

Je me suis régalé à le regarder. J'étais son premier spectateur ! Mais je ne peux pas dissocier Daniel acteur et le réalisateur sur ce film. Parce qu'à chaque fois qu'il venait me donner des indications, il me donnait aussi un accès aux coulisses de son propre travail de comédien, de son intelligence du texte car cela correspondait aussi à ce qu'il se racontait pour créer son personnage. Car c'est toujours un peu mystérieux, les grands acteurs... Et ce qui est fascinant, c'est que cela passe souvent par des choses très concrètes, très basiques. Avoir accès à cela constitue un luxe inouï. Et quand on joue face à lui, il n'y a qu'à regarder et qu'à écouter. C'est tellement fluide.

Comment connaissiez- vous Gaëtan Roussel ?

On s'était rencontré grâce à Rachida Brakni. Et depuis on ne s'est jamais quitté ! J'ai une grande admiration pour le chanteur et le musicien qu'il est. À chaque fois qu'il part en tournée, il me donne

sa feuille de route et je me débrouille pour aller le voir dans une des villes où il se produit.

Et qu'avez-vous pensé du comédien Gaëtan Roussel ?

C'est le même que quand il chante ! Juste, précis, profond. C'est sa première expérience comme acteur mais on dirait qu'il a fait ça toute sa vie. J'étais tellement heureux de pouvoir jouer avec lui.

Votre personnage recèle de nombreuses surprises. Est-ce que cela a influé sur votre manière de le jouer ? Dans le fait par exemple de prendre garde à ne pas glisser trop d'indices ?

Oui et non. Car je reste persuadé qu'il faut toujours jouer une scène l'une après l'autre, ne pas trop se projeter. Il faut avoir en tête la continuité de son personnage bien sûr mais pas trop pour que ça n'empiète pas sur le moment, pour ne pas trop anticiper. Et ce pour une raison toute simple : l'être humain est multiple à tout moment de son existence donc il peut se contredire aussi d'un jour à l'autre. C'est ce que j'ai joué pour devenir Milik, pour épouser plus largement la tonalité grise de ce film qui est tout sauf manichéen, qu'on ne peut pas mettre dans une case. Et j'aime l'approche que Le Fil propose : cette idée que la justice soit plus complexe que de juste déclarer « coupable » ou « innocent ». C'est passionnant ! Car j'ai l'impression que le meilleur avocat n'est pas celui qui trouve la vérité mais celui qui, des deux qui se sont face, se révèle simplement le plus brillant.

Est-ce que votre bonne manière de voir ce personnage a évolué au fur et à mesure du tournage ?

Enormément ! On arrive toujours avec certaines intentions et au final... on fait ce qu'on peut ! Comme je le dis toujours, ça dépend du petit déjeuner... ou d'une scène qu'on joue précédemment et qui éclaire



soudain les choses d'une autre manière. Ce qui est logique car mon personnage n'existe pas seul. Daniel l'a construit avec le sien et celui de Gaëtan. Chacun interagit sur l'autre.

Y a-t-il une scène que vous avez particulièrement aimé jouer ?

Ma première scène avec Gaëtan car j'attendais tellement de tourner avec lui. Et vous savez quoi ? Ça a été une scène comme une autre ! (rires) Une scène vraiment super mais normale. Simplement, je garde cette naïveté de croire qu'il va se passer des trucs de dingue. Et au final, sur ce plateau, la scène que j'ai préférée, c'est la plaidoirie de mon avocat. Un moment incroyable. Comme il l'était déjà en répétition. Tout simplement parce qu'il y a quelque chose de captivant à regarder et écouter Daniel parler et plaider. Un plaisir un peu égoïste j'avoue mais j'étais au spectacle.

Que vous a inspiré la découverte du film ?

Je vais vous faire une confidence : je ne vois jamais mes films. Je n'aime pas ça, je n'y arrive pas. À la post-synchro, Daniel m'a fait regarder une scène. Mais je ne le regardais que lui !



ENTRETIEN AVEC SIDSE BABETT KNUDSEN

Que vous dit Daniel Auteuil quand il vous propose de jouer dans LE FIL ?

Notre premier échange a eu lieu au téléphone. Il m'a expliqué pourquoi et comment, d'après ce qu'il a vu et perçu de moi dans mes différents films, il pensait que j'étais l'actrice qu'il fallait pour ce rôle d'avocate. Moi j'étais aux anges de simplement pouvoir échanger avec lui que j'admire tellement. Je ne vais pas mentir : j'étais déjà convaincue avant même de lire son scénario tellement j'avais envie de jouer avec lui et sous sa direction.

Qu'est ce qui vous a séduit quand vous avez ensuite découvert le scénario et vous a conforté dans votre choix ?

La manière tout en finesse où il fait comprendre la relation de cet homme et de cette femme qui ont divorcé mais se sont remis ensemble dans une relation plus apaisée, plus libre, où personne ne s'empêche de rien, à commencer par dire à l'autre ce qu'il pense. Le rôle est court évidemment mais m'a séduit par l'originalité de leurs rapports, à chacune de leurs scènes.

Comment vous avez vous travaillé sur ce personnage ?

Je me suis beaucoup reposée sur la confiance que j'ai en Daniel. On s'est vu seulement deux jours avant le tournage. On a évidemment échangé nos idées pour savoir comment on allait faire vivre la relation entre nos deux personnages à l'écran. Mais je peux dire que tout s'est réellement joué sur le plateau. Daniel est si expressif qu'il suffit de le regarder pour comprendre où aller. Je le comprends émotionnellement ! De mon côté, j'ai essayé d'apporter un peu d'humour dans leur relation. Ça passe par des gestes, des regards. Une manière de toucher son bras, de mettre ma main dans ses cheveux. Pour moi, il fallait d'emblée montrer cette complicité physique qui raconte leur relation, une manière d'être ensemble dans la même pièce.

Quel plaisir y a-t-il à jouer avec Daniel Auteuil ?

C'est simple, c'est le meilleur ! Jouer avec lui, c'est très vivant, grâce à ce visage capable de traduire tellement de couches d'émotion. Ça en fait un partenaire incroyable que vous êtes prêts à suivre partout tant il vous y accompagne par sa générosité. Jouer avec Daniel permet de s'oublier, d'être vraiment dans le moment.

Et quel réalisateur est- il ?

Pour moi, c'est vraiment l'immense comédien qu'il est qui réalisait. Daniel s'appuie sur l'expérience qu'il a emmagasinée devant la caméra. Il n'a pas besoin de beaucoup parler. Car en peu de mots, il sait exprimer ce qu'il veut et corriger ce qui ne lui convient pas. Je lui avais par exemple tout de suite confié ma peur que mon accent danois puisse parfois gêner certaines scènes, certains dialogues. Parce que ça aurait sonné faux, parce que ça aurait donné la sensation de quelque chose de récité, d'appri par cœur. Et, sur le plateau, il

me suffisait de le regarder pour savoir si ça marchait ou non. J'avais une confiance totale en son ressenti d'acteur comme de réalisateur. Ça enlève de la peur, de l'angoisse. Et puis, plus largement, Daniel a su créer une ambiance harmonieuse et paisible sur le plateau. J'ai eu peu de temps de tournage mais j'ai immédiatement senti la force du lien entre lui et son équipe. Sa manière aussi de vivre et faire vivre son leadership : par le partage, en responsabilisant chacun, en laissant les gens travailler, une fois ses directives données.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film terminé ?

La même tension que j'avais ressentie à la lecture, la même capacité de ce récit de ne jamais nous amener là où on l'attend. Et puis il y a l'interprétation de Grégory Gadebois. En lisant le scénario, déjà, je n'imaginai personne d'autre que lui pour incarner ce père de famille accusé du meurtre de sa femme. Mais le résultat m'a impressionnée. Par sa capacité à susciter de l'empathie comme de la gêne. Avec lui, on ne sait jamais sur quel pied danser, ce qui épouse totalement la situation et emmène encore plus loin ce que Daniel recherchait. LE FIL explore brillamment la question de la justice, la manière dont elle se rend, parfois... avec injustice. Cette idée que toute notion de certitude et de morale vole régulièrement en éclats. La complexité de la chose. L'ambivalence permanente. Il n'y aucune trace de manichéisme dans ce film car LE FIL raconte l'humanité dans toute sa complexité, avec toutes ses zones grises. À mes yeux, il rappelle quelque chose d'essentiel : que l'erreur est humaine et fait partie intégrante de la décision de justice. À l'inverse de la majorité des films de procès américains où l'erreur est ce qui doit être à tout prix traquée et éradiquée. Et on sent, dans chaque scène, à quel point raconter cette histoire comptait pour Daniel.



ENTRETIEN AVEC ALICE BELAIDI

Quand et comment Daniel Auteuil vous parle pour la première fois du FIL ?

On s'est rencontré sur le tournage du NOUVEAU JOUET. Nous sommes avignonnais tous les deux. On a débuté dans le même théâtre, celui du Chêne noir, à 30 ans d'intervalle. Et j'ai une admiration sans borne pour lui. Alors quand il m'appelle pour me proposer LE FIL, imaginez ma joie et ma fierté ! C'est une chance inouïe de pouvoir tourner avec et sous la direction de ceux qui vous

ont fait grandir comme actrice. Quand il me propose LE FIL, Daniel m'explique qu'il a aimé mon intensité quand on avait joué ensemble et qu'il a envie d'aller chercher des choses ailleurs. Il me propose donc ce rôle d'avocate générale très rigide, très différent de ceux que j'ai pu faire récemment. Je sortais d'UN PETIT TRUC EN PLUS et je me retrouve à traiter d'un féminicide en cour d'assises. Le grand écart total. Soit l'essence même de mon métier d'actrice ! Daniel m'a fait un magnifique cadeau.

Qu'est ce qui vous séduit à la première lecture du scénario ?

Sa puissance. L'intensité de l'histoire. La profondeur de l'écriture des différents personnages. Mais aussi le fait qu'on y perçoive déjà les intentions de réalisation de Daniel. Je dévore ce scénario, je me fais surprendre par sa dernière ligne droite bien sûr mais aussi, au fil des pages, par le nombre de lectures et de sous- textes différents qu'il propose et qui l'entraîne bien au- delà du simple film de procès. Ce scénario m'a happée, glacée parfois sans jamais me lâcher. Sa lecture n'a fait que renforcer mon envie de faire partie de cette aventure.

Comment vous préparez- vous à incarner votre personnage ?

On a fait une semaine de répétitions où je suis arrivée en connaissant le texte pas cœur évidemment mais sans avoir une vision précise de qui était cette avocate. Mais Daniel est tellement précis et investi que je vais dès lors épouser sa vision à lui de ce personnage : sa noirceur, son côté rigide qui raconte qu'elle a une conscience aigüe d'où elle veut aller et comment y parvenir. Daniel sait parfaitement le verbaliser et me faire comprendre qu'il attend de moi. Je dirai donc que ma part de création de ce personnage est assez réduite car en face de moi, j'ai une légende du cinéma que j'ai eu envie d'écouter et de suivre pour me laisser aller à fond dans ce qu'il a en tête.

Quel regard portez- vous sur cette avocate générale ?

C'est quelqu'un qui a envie de se faire Jean Monier, cet avocat que campe Daniel. Elle connaît son parcours, sa réputation. Elle est fière de se retrouver aux Assises face à lui. Elle le vit comme un moment important de sa vie et de sa carrière, à la fois sous pression et portée par ce challenge passionnant. Et c'est un peu au fond la manière dont

je vais vivre sur le plateau les scènes face à ce monument qu'est Daniel. Avec cette même pression qui me porte, me fait m'envoler. Ça fait longtemps qu'un tournage ne m'avait pas autant stressée.

Comment définiriez- vous le Daniel Auteuil réalisateur ?

C'est quelqu'un d'hyper précis. Habituellement, comme comédienne, tu redoutes toujours qu'un réalisateur te joue la scène que tu t'appêtes à interpréter. Mais là, j'en crevais d'envie ! Son expérience immense devant la caméra apporte une dimension supplémentaire à sa direction d'acteurs comme à sa réalisation. Et sa précision me convient parfaitement car je suis très mauvaise dès qu'il s'agit d'improviser. Or Daniel excelle dans l'art de poser des contraintes dans lesquelles tu te sens incroyablement libre.

Et quel partenaire est- il ?

Quand il a fait sa plaidoirie finale, j'étais tellement en admiration que j'ai dû me ressaisir pour me remettre dans la peau de mon personnage ! (rires) On était tous, acteurs, figurants, techniciens comme au spectacle ! Et je pense que Daniel, tout en malice, en joue un peu. Ces moments resteront en tout cas des souvenirs gravés à jamais en moi.

Comment s'est passée la collaboration avec Grégory Gadebois ?

On avait un rapport particulier puisque je joue celle qui va tout faire pour mettre son personnage en prison. On est donc resté dans une certaine distance, tout au long du tournage. On ne s'est pas raconté à nos vies entre les prises. C'était une volonté commune, aucun ne l'a imposé à l'autre. Mais il est aussi incroyable que parfaitement choisi

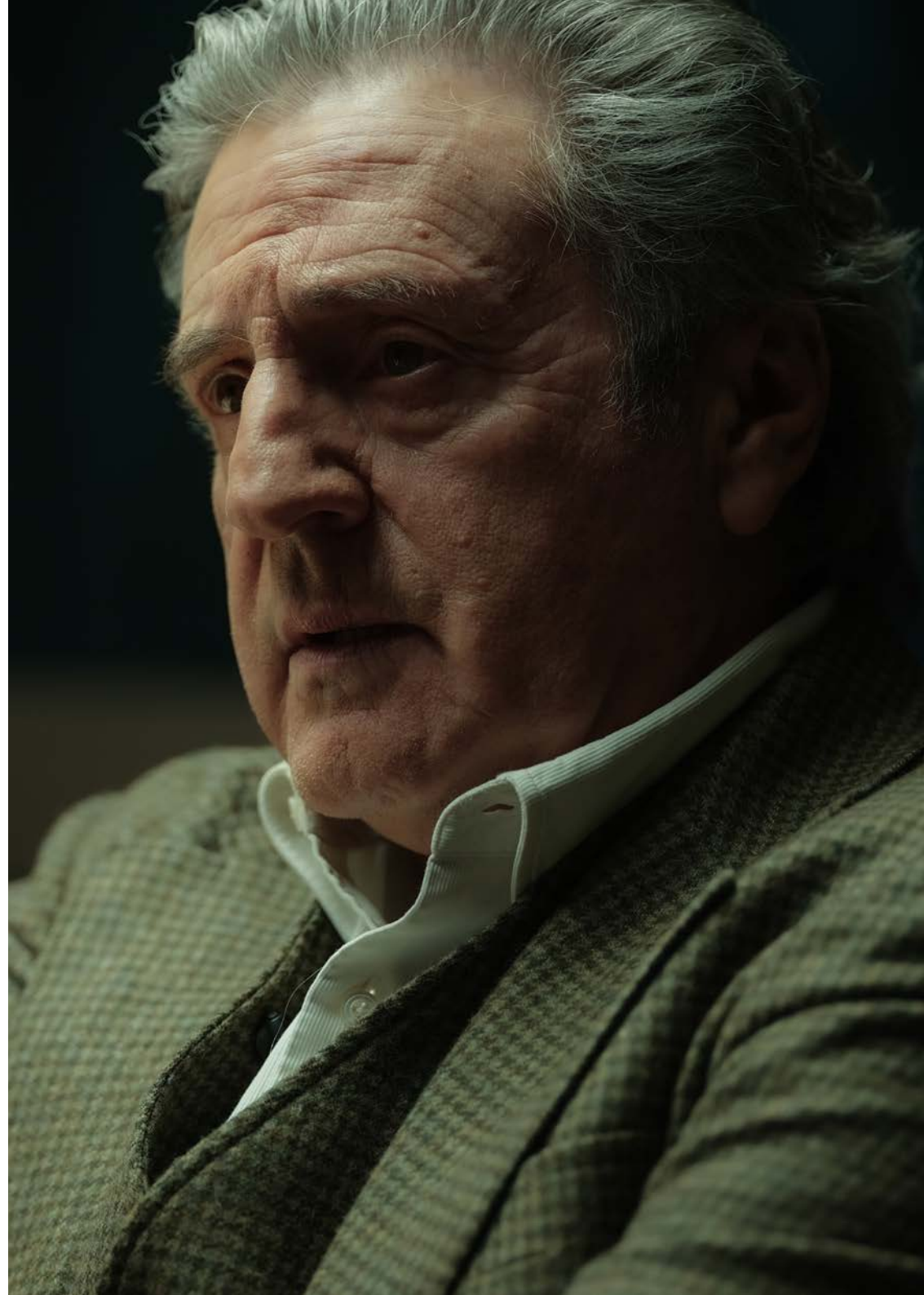
par Daniel dans ce rôle avec son côté enfantin qui fait qu'on ne sait jamais quoi penser de la culpabilité ou non de son personnage. Sa sensibilité serre le cœur autant qu'elle peut déranger. Impossible de lire en lui comme dans un livre ouvert.

Avec le recul, qu'est ce qui vous a semblé le plus complexe dans cette aventure ?

Je sortais du plateau très particulier d'UN PETIT TRUC EN PLUS où il n'y avait pas de code, où on s'adaptait en permanence aux comédiens en situation de handicap. Et je me suis retrouvé dans quelque chose aux antipodes, parfaitement cadré. J'ai vraiment vécu comme une forme d'accomplissement de tourner avec Daniel. J'ai savouré chaque journée. Je dirai donc que le moment le plus complexe pour moi ne s'est pas situé sur le plateau mais en amont, au moment de l'apprentissage du texte. Car, depuis le théâtre, je ne m'étais jamais retrouvée à devoir apprendre autant de texte au mot près. On devient vite un peu fainéants, les acteurs ! (rires) Là, je savais que je devais tout connaître sur le bout des doigts pour être à la hauteur du rôle et parce que Daniel nous l'avait demandé à tous. Ça met de la pression, mais c'est aussi totalement jouissif.

Le film que vous avez découvert lors de sa présentation à Cannes est proche du scénario que vous aviez lu ?

Incroyablement proche... en encore mieux ! J'y ai encore plus ressenti la patte moderne qu'a su insuffler Steven Mitz au scénario, dans la fluidité des dialogues. Tout est ici incroyablement incarné. La tension déjà présente dans le scénario se trouve démultipliée à l'écran, grâce à Gregory, grâce à Daniel qui crèvent l'écran, grâce à cette manière singulière de filmer la Camargue, à la lumière de Jean-François Hensgens, à ces plans incroyables où Daniel fait face à un taureau. On passe par tout un tas de sentiments et d'émotions contradictoires. Tout cela était évidemment déjà présent au scénario mais le film pousse chacun de ces curseurs encore plus loin.



DANIEL AUTEUIL

RÉALISATEUR / ACTEUR

FILMOGRAPHIE

LE FIL (2024)
UN SILENCE (2023)
LE NOUVEAU JOUET (2022)
ADIEU MONSIEUR HAFFMANN (2021)
LA BELLE ÉPOQUE (2019)
LE BRIO (2017)
FANNY (2013)
MARIUS (2013)
LA FILLE DU PUISATIER (2011)
LA PERSONNE AUX DEUX PERSONNES (2008)
LA DOUBLURE (2006)
L'UN RESTE, L'AUTRE PART (2005)
36 QUAI DES ORFÈVRES (2004)
LA REINE MARGOT (1993)
MANON DES SOURCES (1986)
JEAN DE FLORETTE (1986)
LES SOUS-DOUÉS (1980)

GRÉGORY GADEBOIS

ACTEUR

FILMOGRAPHIE

LE FIL (2024)
PATERNEL (2024)
LES CHÈVRES ! (2024)
LA FIANCÉE DU POÈTE (2023)
COUP DE CHANCE (2023)
LA SYNDICALISTE (2023)
LES CHOSES SIMPLES (2023)
LE TOURBILLON DE LA VIE (2022)
MARIA RÊVE (2022)
L'ENFANT DE MARGUERITE (2022)
COUPEZ ! (2022)
EN ATTENDANT BOJANGLES (2021)
CHÈRE LÉA (2021)
LE TRÉSOR DU PETIT NICOLAS (2021)
DÉLICIEUX (2021)
TOUT S'EST BIEN PASSÉ (2021)

SIDSE BABETT KNUDSEN

ACTRICE

FILMOGRAPHIE

LE FIL (2024)
SONS (2024)
EHRENGARD OU L'ART DE LA SÉDUCTION (2023)
CLUB ZÉRO (2023)
JUSTE CIEL ! (2023)
LIMBO (2020)
WILDLAND (2020)
LES TRADUCTEURS (2019)
IKITIE (2017)
LA FILLE DE BREST (2016)
INFERNO (2016)
UN HOLOGRAMME POUR LE ROI (2016)
L'HERMINE (2015)
THE DUKE OF BURGUNDY (2014)
KAPGANG (2014)
SOVER DOLLY PÅ RYGGEN? (2012)

ALICE BELAÏDI

ACTRICE

FILMOGRAPHIE

LE FIL (2024)
UN P'TIT TRUC EN PLUS (2024)
LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER (2023)
CLASSICO (2022)
LE NOUVEAU JOUET (2022)
HOMMES AU BORD DE LA CRISE DE NERFS (2021)
TERRIBLE JUNGLE (2020)
VICTOR ET CÉLIA (2019)
BUDAPEST (2018)
LA MONNAIE DE LEUR PIÈCE (2018)
SI J'ÉTAIS UN HOMME (2017)
L'ASCENSION (2017)
PÈRE FILS THÉRAPIE ! (2016)
UN PETIT BOULOT (2016)
LA TAULARDE (2016)
LES GORILLES (2015)
MAESTRO (2014)

LISTE ARTISTIQUE

Daniel AUTEUIL
Grégory GADEBOIS
Sidse Babett KNUDSEN
Alice BELAÏDI
Suliane BRAHIM de la Comédie Française
Gaëtan ROUSSEL
Isabelle CANDELIER
Florence JANAS
Aurore AUTEUIL

Maître Jean Monier
Nicolas Milik
Maître Annie Debret
Avocate Générale Adèle Hourri
Maître Judith Goma
Roger Marton
Présidente Violette Mangin
Laure Marton
Audrey Girard

LISTE TECHNIQUE

Société de production
En coproduction avec
Avec le soutien de

Avec la participation de
En association avec
Producteurs
Scénario

ZAZI FILMS
ZACK FILMS, FRANCE 2 CINÉMA et ZINC.
CANAL+ , la RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
et le CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
FRANCE TÉLÉVISIONS et CINÉ+
CINÉIMAGE 18 et INDÉFILMS 12
Hugo GÉLIN et Nelly AUTEUIL
Steven MITZ et Daniel AUTEUIL

Adapté de l'ouvrage «LE LIVRE DE MAÎTRE MÔ» écrit par Me Jean-Yves Moyart publié aux Éditions Les Arènes

Image	Jean-François HENSGENS
Son	Nicolas PROVOST
Montage	Valérie DESEINE
Musique	Gaspar CLAUS
Casting	Agathe HASSENFORDER
Décors	Christian MARTI
Costumes	Charlotte BETAILLOLE
Maquillage	Hugues LAVAU
Coiffure	Laurent BOZZI
1er assistant mise en scène	Fred GÉRARD
Direction de production	Pascal RALITE
Direction de post-production	Julie CHEVASSUS
Régie générale	Dominique DUBREUIL
Distribution France	ZINC.
Ventes internationales	STUDIOCANAL (ex-Orange Studio)

